

T 314,10

Petit Jean la Crotte de mouton

Un homme jeune faignant mendiait, enfant ; plus tard, on lui disait :

— Travaille.

Il va autour des bouchers, quête une peau de mouton, se fourre dedans, faute de linge. On l'appelait Petit Jean la Crotte de mouton. Un jour, il rencontre un gros bourgeois à cheval.

— Où vas-tu, Petit Jean ?

— J'y sais pas, je cherche de l'ouvrage ; je prie le Bon Dieu d'en point trouver, car, je vous le cache pas, je suis [si] faignant que les autres faignants ne veulent pas me voir.

— Veux-tu venir avec moi, [tu n'auras] pas grand ouvrage.

— Vous me nourrirez ?

— Oui, monte en croupe.

C'était le diable.

Arrivé bien loin à la maison, il lui sert un bon déjeuner :

— Mange à ton aise ! Demain, tu travailleras à ton aise.

Le lendemain matin, il dit :

— Viens avec moi.

Il avait un cheval à l'écurie, outre le sien, nommé par lui le Corps beau cheval.

C'était un prince qui était à la chasse. Le diable le rencontre¹, et le prend, le fait tourner en cheval, et c'était lui.

Tous les matins, il le fallait panser à coups de trique. Il le recommande à Petit Jean :

— Tape dessus à tour de bras !

Au bout de quelques jours, le cheval (qu'il ne battait pas beaucoup, peur de se fatiguer) lui dit :

— Petit Jean, si tu savais où tu es !

— Non.

— Si tu me crois, sauvons-nous ; c'est le diable.

— Moi, je suis nourri, heureux.

— Prends garde et crois-moi : je ferai ta fortune.

— Comment ?

— Monte sur moi, détache-moi et nous nous en irons.

— Où ?

— Chez mon père.

Petit Jean se décide après quelques jours. Il ne battait plus le cheval.

Le diable s'en va un jour à la foire.

— Petit Jean, crois-moi, sauvons-nous.

Il y avait un bras de mer (c'était une île) à passer.

— Prends dix sacs de mille francs de son² argent.

Il finit par consentir. Ils partent. La mer s'ouvre devant eux. Bien loin, il dit :

¹ = l'avait rencontré, pris...

² = du diable.

— Petit Jean, regarde derrière toi, vois-tu quelque chose ?

— Une poussière qui vient vite, bien loin.

— Laisse-la approcher.

— La voici !

— Jette [2] un sac par terre.

La poussière s'arrête et s'en va. [Le diable] remportait son sac.

Un peu plus loin, même chose. Il a fini par jeter ses dix sacs, mais au dernier, il était temps : ils sortaient de la mer qui s'est refermée sur le diable [et l'a] englouti.

Arrivé près de la ville de son père, qui avait trois filles et ce fils perdu à la chasse dans le bois, le croyant mort dévoré.

Il dit :

— Petit Jean, va chez mon père, demande-lui de l'ouvrage comme jardinier.

— Ah ! je vas donc travailler, j'ai eu tort de t'écouter.

— Vas-y sans peur et tu reviendras ce soir ici où je t'attendrai.

Il y va avec sa peau crottée, demande de l'ouvrage au jardin. On l'y met à travailler ; on lui donne des fraisiers à nettoyer. L'autre lui avait dit : « Si on te donne des fraises, coupe-les par le pied et couche-toi. »

Les princesses, voyant cet individu en peau de mouton veulent le voir ; une vient pour le voir et le trouve endormi, mais sans peau. Il avait changé sans le savoir de costume, [avait] beau visage. [La] princesse étonnée.

Les fraises coupées avaient repoussé et [étaient] mûres le soir.

Il s'en va, le soir, vers le cheval et lui raconte cela. Il avait la tête en homme pour ce jour-là. Ils se couchent. Le lendemain :

— Retournes-y. Si tu es aux treilles, aux espaliers, coupe-les par le pied et couche-toi.

Il y retourne, demande de l'ouvrage.

— Oui, taillez les espaliers.

Il prend une hache et les coupe. La princesse revient encore, voit les espaliers coupés. Le soir, y avait des fruits à manger. Elle n'en parlait à personne.

Le soir, il retourne au cheval, en homme jusqu'à la ceinture. Petit Jean, content, raconte ce qui s'est passé, mais ignorait que la princesse le voyait.

Le lendemain, [3] troisième jour, il retourne :

— Carré de terre à bêcher.

Le cheval avait dit : « Plante ta bêche au milieu et couche-toi ! » Il s'endort. Le carré est vite bêché³.

Le soir, il revient et trouve le cheval, tout en homme.

Il retourne travailler. La princesse⁴ vient encore et en prend envie.

Il était question de marier ces princesses. Elle n'en accepte aucun.

— Je veux me marier avec Petit Jean la crotte de mouton.

— Que veux-tu ? [Tu es] folle !

[Le roi] finit par consentir et décide à donner sa couronne à celui de ses gendres qui vaincrait les deux autres.

Il y avait deux princes fiancés à deux princesses et lui pour l'autre. Il y a donc duel décidé pour la couronne hors de la ville. Chacun avait ses témoins.

³ Oubli de M. lors de la notation : après bêcher un + qui renvoie à un autre + cinq lignes plus bas devant : le soir, il revint....

⁴ Autre oubli : devant la princesse un * qui renvoie à un autre * six lignes plus bas après il retourne travailler.

On donne à Petit Jean un cheval boiteux. Il part devant, s'embourbe dans un mauvais chemin. Les deux autres passent fringants.

— Dépêchez-vous.

Dès qu'ils sont passés, il se trouve sur un bon cheval, en beau costume. Il arrive, les dépasse et [est] le premier sur le terrain sans que les autres le reconnaissent.

— Je viens pour tenir lieu et place de Petit Jean.

Ils se battaient sans rien se faire, se séparent.

— A demain.

Ce beau prince part, les dépasse, se retrouve dans le *margouillas* en peau de mouton. Ils le retrouvent :

— Vous êtes encore là, n'allez pas plus loin. Il est venu un monsieur en votre place. A demain.

Le roi leur demande.

— Nous n'avons rien fait. Petit Jean n'a pu venir jusque-là. Il est venu quelqu'un à sa place.

Le lendemain, on lui donne un cheval boiteux et borgne. Il part devant. Même chose que la veille. Sans résultat.

— A demain.

Même chose.

Le roi demande...

Le troisième jour, décisif, cheval boiteux et aveugle, gros comme une *trace cordelée*.

Même chose.

Cette fois, Petit Jean en touche un légèrement, puis l'autre. Ils s'embrassent et s'en vont, mais là, ils ne le quittent pas. Arrivé à la cour [en] brillant costume, on le reconnaît.

La princesse le savait : elle l'avait vu endormi.

Le roi dit :

— Vous êtes vainqueur, vous aurez la couronne.

— Non, sire, [4] ça m'appartient pas. C'est [à] votre fils.

— Je n'en ai plus, il est perdu à la chasse.

— Il n'est pas mort, je vais le chercher.

Quel bonheur !

Il lui dit :

— Viens avec moi.

Ils y vont ensemble.

[.....]

Mariage.

Et le fils eut la couronne.

Recueilli en 1889 à Pougues-les-Eaux auprès de [Charles] Doux⁵, [dit père Doux, né à Pougues, 71 ans, le 13 novembre 1818], [É.C. : Charles Ledoux, fils de Jean Ledoux et de Marguerite Renault, né le 08/11/1818 à Pougues, vigneron, marié le 28/11/1846 à Pougues avec Marie Berthe, âgée de 22 ans (née vers 1824), couturière, résidant à Pougues ; décédé le 29/06/1897 à Pougues. Son fils, Louis et sa belle-fille Joséphine Piot ont également donné des contes]. Titre original : Petit Jean chez le diable⁶. Arch., Ms 55/1. Cahier Pougues/ 3 p. 21-24.

Marque de transcription de P. Delarue. Utilisation d'une transcription de G. Delarue.

⁵ À la suite du conte.

⁶ À la plume en bas du f.1, avec les descripteurs : cheval prince-épreuves entre les prétendants

AM 211

P. Delarue, *The Borzoï Book*, 16 / *Inédits*, 14

Publié par P. Delarue, *Borzoï Book*, Little Johnny Sheep-Dung, I, 16, p. 147.

Catalogue, I, n° 10, vers. D, p. 252